

La (re)construction des valeurs littéraires dans un univers périphérique

Perspectives polonaises sur l'histoire littéraire roumaine

KAZIMIERZ JURCZAK

LA CRISE postmoderne des humanités signifie en premier lieu une crise des sciences historiques, y compris de l'histoire littéraire. Aujourd'hui, quand on discute les « vertus de la pensée contemporaine de l'histoire », comme les définissait en 1948 Walter Muschg, c'est-à-dire « l'amour du sujet, la connaissance ample des faits et leur critique lucide » (Muschg 2010, 11), nous pouvons avoir l'impression d'un retour aux temps de Schopenhauer, pour lequel l'histoire, occupée par des choses temporaires, était juste une forme de connaissance, mais non de science (une conception héritée et développée radicalement par Nietzsche). L'histoire littéraire, conçue par les romantiques allemands comme partie intégrante de l'histoire nationale, a traversé par la suite plusieurs séismes conceptuels : celui positiviste (H. Taine, avec sa théorie de l'œuvre comme « document humain »), celui antipositiviste (la littérature comme « organe de compréhension de la vie », dans la vision de W. Dilthey), celui herméneutique (H.-G. Gadamer), pour enfin arriver aux radicalismes de facture constructiviste et textualiste. Certes, cette énumération de quelques étapes de l'évolution de l'histoire littéraire est loin d'être exhaustive, nous ne l'avons d'ailleurs pas conçue comme telle. Mais, de nos jours, à une époque de la post-vérité, dominée par les impératifs technologiques, à une époque où « l'on publie non pour enrichir la science, mais pour se faire noter » (Niklas Luhmann, apud Kuźma 2010, 19), l'on discute non de la viabilité de certains concepts, sinon de leur utilité. Dans un pareil contexte, quand ceux qui doutent du fondement ontologique de l'histoire littéraire sont nombreux, nous pouvons nous demander quelle serait la raison pour discuter des aspects marginaux, telle la perception d'un phénomène littéraire autochtone (le phénomène roumain, dans ce cas) dans un milieu allogène (le milieu polonais, dans notre cas).

Le sujet que nous nous proposons d'aborder aurait un caractère strictement marginal seulement si nous suivons la « littérarité » dans le sens que lui donnait Benedetto Croce, un sens atemporel et immuable, et nous essayons de placer les interprétations polonaises du phénomène littéraire roumain comme autant de voix distinctes, dans le contexte critico-littéraire roumain. Or, ce n'est pas là notre intention. Le regard extérieur sur la littérature appartenant à un certain patrimoine national, linguistique et culturel, ne peut jamais faire la concurrence au travail exégétique autochtone, lequel doit son

caractère prioritaire et normatif à l'appartenance à un univers axiologique et à une sensibilité historique spécifiques. Sous cet angle, toute littérature est inévitablement une littérature nationale, au sens herdérien. Le même phénomène littéraire soumis à une lecture étrangère dévoile (parfois) des traits inédits et des valeurs surprenantes, mais en premier lieu la lecture même est celle qui ouvre de nouvelles perspectives interprétatives et peut contribuer à une meilleure connaissance des autres contextes existants à côté de celui esthétique, dont les contextes historiques, sociologique et psychologique. Sans perdre son caractère primordial, qui est celui de champ d'observation, l'histoire littéraire peut devenir ainsi un instrument de travail permettant de tracer des lignes orientatives pour l'étude du phénomène de l'interculturalité.

Pour des raisons objectives, historiques, mais aussi subjectives et caractérologiques, les Polonais et les Roumains sont habitués à se rapporter à l'univers axiologique occidental, perçu comme un centre. Le problème du spécifique national, le cosmopolitisme et le patriotisme (qui sont concurrentes en matière de sources d'inspiration culturelle), l'irrésoluble problème de l'originalité dans l'art national, tout ceci sont en certaine mesure communes aux Roumains et aux Polonais. L'apparent rapprochement du point de vue historique, existentiel et axiologique ne trouve en revanche sa confirmation dans une (re)connaissance réciproque. Nous sommes à même de dire que les deux sociétés, obsédées par l'idée d'une reconnaissance internationale, se négligent et s'oublie l'une l'autre. Certes, seulement la situation du XX^e siècle est analysable, surtout après la fin de la Première Guerre mondiale, car tout ce qui précède cette période est à situer sous le signe du hasard et, souvent, de l'occasionnel.

Comme partie intégrante du patrimoine culturel et de l'univers des valeurs propres des Roumains, l'histoire littéraire qui se prête à un déchiffrement entrepris dans l'espace culturel polonais ne fait pas exception à la situation/la règle présentée auparavant. Dans la Pologne du XX^e siècle, ont été publiés deux ouvrages d'histoire littéraire plus amples dédiés à la littérature roumaine. Le premier a été écrit dans la période de l'entre deux guerres par Emil Biedrzycki, philologue romaniste, l'autre dans les années 1970 par Danuta Bienkowska, une traductrice et écrivaine fameuse. Il ne faut pas négliger la troisième étude, rédigée par Halina Mirska-Lasota et publiée toujours dans les années 70, sous la forme d'un dictionnaire des écrivains roumains, mais qui ne manifeste pas tous les caractères d'un ouvrage d'histoire littéraire et demeurera, donc, en dehors de notre propos.

Emil Biedrzycki (1890-1975) est issu d'une famille mixte polono-allemande établie au XIX^e siècle dans la Bucovine habsbourgique (Dumbrăveni, à côté de Suceava). Il a suivi les écoles de Pașcani et Cernăuți (Tchernivtsi), en commençant des études d'économie et de droit à l'université de la capitale de la région, qu'il a achevées en 1917, à Lvov. Après la guerre, il a fait des études de philologie romane et germanique, obtenant son titre de docteur en philosophie en 1924. Il parlait couramment quelques langues étrangères, parmi lesquelles le roumain. Il a enseigné cette langue dans une période de lectorat et il a soutenu des cours de littérature roumaine à l'Université Jan Kazimierz de Lvov, en travaillant en même temps comme professeur au lycée commercial de cette ville. Après la Seconde Guerre mondiale il a continué son activité universitaire et pédagogique, dans sa double qualité de philologue et d'économiste, cette fois-ci à Cracovie, où il s'est rapa-

trié après la cession de Lvov à l'Ukraine soviétique. Aux années trente, il a publié une étude consacrée aux liens culturels polono-roumains (1933), suivie par une *Esquisse d'histoire de la littérature roumaine* (1935), où il a inclus une brève anthologie de poésie roumaine. Dans la période cracovienne de son activité, il a imprimé un manuel de roumain à l'usage des étudiants de l'Université Jagellonne, il a rédigé une étude sur N. Bălcescu (1961), mais son principal ouvrage à cette époque-là reste *l'Histoire des Polonais de Bucovine* (1973).

Biedrzycki est un représentant de l'univers multiculturel de la Bucovine au carrefour du XIX^e et du XX^e siècle, où, pour les non-Roumains, l'allemand (en tant que langue de culture) est accompagné constamment par la langue roumaine (en tant que langue du milieu social majoritaire) et par la langue maternelle, parlée en famille (le polonais, pour Biedrzycki). Même si les motivations de son intérêt particulier pour la culture roumaine ne nous sont pas très claires, son activité visant à la populariser dans la Pologne de l'entre-deux-guerres est tout à fait impressionnante, et les compétences philologiques et historico-littéraires montrées par ce juriste et économiste sont incontestables.

Biedrzycki s'affirme dans un moment historique spécifique ; la Grande Roumanie et la Pologne ravivée comme état peuvent enfin, grâce à leurs élites et dans des conditions d'égalité institutionnelle, essayer un autre rapprochement que celui de nature géographique. Dès le début, ce processus est stimulé moins de point de vue administratif que de celui du patronage des grandes personnalités culturelles et politiques. Le rôle d'initiateur et d'avocat appliqué (mais aussi de mécène) du rapprochement roumano-polonais est joué d'abord par Nicolae Iorga, surtout après un voyage de quelques semaines (effectué en 1924, à l'invitation du gouvernement) dans tous les centres universitaires polonais. Après cela, plusieurs universitaires, journalistes et traducteurs polonais participeront aux cours de l'Université populaire de Vălenii de Munte (organisée par Nicolae Iorga) ; parmi eux, nous retrouvons Emil Biedrzycki, qui assiste à ces cours entre 1926 et 1929.¹ Dans les années 30, Aron Cotruș (un écrivain notable de l'entre-deux guerres roumain) soutient et applique les initiatives du même Iorga, en tant qu'attaché de presse à Varsovie.

Esquisse d'histoire de la littérature roumaine a un évident caractère d'essai de vulgarisation, mais on retrouve dans le texte quelques tentatives ambitieuses de l'auteur qui propose des interprétations personnelles et originales de critique et d'histoire littéraire. À partir de la phrase introductive de l'étude proprement-dite, Biedrzycki dévoile sa manière de concevoir l'histoire littéraire :

Comprendre correctement le développement de la littérature d'un peuple est possible seulement si on connaît son histoire politique, économique, sociale et culturelle. Et ces dernières peuvent être bien étudiées à base des connaissances concernant les conditions naturelles du territoire où vit ce peuple, mais aussi les caractéristiques ethniques desquelles il est né. Le lien étroit entre ces conditions est évident [n.s.], et si je le rappelle ici, c'est pour justifier cette introduction qui porte sur la géographie et sur l'histoire, mais aussi sur le processus de formation du peuple et de la langue roumaine. (Biedrzycki 1935, 1)

On entend, dans cette déclaration, les échos de Herder, qui considérait la littérature comme un produit du caractère national et une expression de celui-ci, aussi que les principes d'un

positivisme sociologisant, qui plaçait la littérature dans un contexte social, politique, religieux ou géographique. Tout au long de son étude, Biedrzycki reste pourtant plus proche de la formule lansonienne, qui abrite beaucoup d'éléments méthodologiques hétérogènes ; on a donc affaire à l'inclusion de la littérature dans un contexte historico-culturel, avec la conscience de l'écart et de l'intuition dans la démarche d'interprétation (dans le sens herméneutique), mais aussi à l'emphase du rôle de la génialité dans le processus de création. Biedrzycki publie son étude sur la littérature roumaine la même année où Lvov, là où il enseigne, abrite une rencontre de la Société d'historiens littéraires Jan Kochanowski, durant laquelle on débat ardemment le statut de ce genre de recherche. Sous l'influence de la théorie saussurienne sur la synchronie vs. la diachronie, le débat se concentre autour des méthodes allo-génétiques et idio-génétiques, poïeto-centriques et ergo-centriques dans l'histoire littéraire, tout cela ayant comme arrière-plan l'ancien dilemme de l'appartenance de l'histoire littéraire aux sciences nomothétiques ou idiographiques (Kuzma 2010, 13). On ne sait pas si Biedrzycki était au courant de ces débats des historiens littéraires ; il est fort probable, mais (dans ses propres approches de la littérature roumaine) il reste fidèle au modèle traditionnel d'analyse, d'histoire et de critique littéraire lequel, malgré les évolutions esthétiques et formelles dans la littérature de l'après-guerre, continuait à être dominant dans la culture polonaise à cette époque-là. Ce modèle dont les sources d'inspiration remontaient au romantisme se situait à distance de tout formalisme, considérant l'histoire littéraire comme partie du patrimoine national, soulignant les déterminations et les fonctions sociales de la littérature et privilégiant les ouvrages à caractère didactique et mobilisateur (à la manière de la prose historique de Sienkiewicz).

Outre les possibles inspirations méthodologiques provenant du milieu des historiens littéraires autochtones (plutôt difficiles à vérifier), on a affaire – dans l'étude de Biedrzycki – à une tendance visible, bien que non déclarée, à suivre une certaine manière interprétative. Cette manière porte un nom, et son nom est Nicolae Iorga. Le portrait de Iorga – esquissé par Biedrzycki dans le chapitre consacré au groupement – souligne trois points : le poly-historisme du savant, sa position de défenseur du « traditionalisme et du nationalisme dans la littérature et la culture » et, enfin, le prestige dont jouit celui qui a fait un « énorme travail, capable de le placer à la tête du peuple roumain » (Biedrzycki 1935, 93-94). L'auteur semble partager les convictions de Nicolae Iorga sur l'importance du groupe paysan dans la société et sur son rôle dans l'histoire, commentant les développements de la littérature roumaine au début du XX^e siècle de la manière suivante : « Des esprits profonds et plus sincèrement animés du patriotisme, ils ont cherché et trouvé le chemin d'accès à l'ancienne source de pouvoir et d'espoir pour la nation, c'est-à-dire cette partie du peuple qui est non seulement la plus nombreuse, mais qui a fidèlement préservé la foi ancestrale, les vieilles coutumes, la langue et l'amour de la terre. » La paysannerie était cette partie du peuple. « C'est vers elle que la création littéraire est de nouveau orientée afin de chercher l'inspiration et la foi en un meilleur avenir, basé sur ses propres forces » (*ibid.*, 88). Le passage semble provenir directement des pages de la revue *Sămănătorul* (Le Semeur) et reste en ligne avec les thèses de la propagande d'État de la Grande Roumanie.

Avant d'accéder à la littérature du début du XX^e siècle, Biedrzycki trace un panorama de l'histoire des Roumains depuis l'époque daco-romaine, présentant le point de vue roumain,

en contradiction avec la théorie de Rösler, mais aussi avec les exagérations des « latinistes » (les savants transylvains, roumains, de l'époque des Lumières). Il est symptomatique qu'il applique la même perspective roumaine à l'interprétation des moments difficiles de l'histoire des relations polono-moldaves, qualifiant les expéditions de Jan Olbracht et de Jan III Sobieski de « néfastes », ce qui contredit le point de vue généralement assumé par les historiens polonais. Dans ses évaluations de la littérature populaire et ancienne, Biedrzycki s'appuie sur les travaux de Nicolae Iorga ou Sextil Pușcariu, mais, en général, il est assez parcimonieux en ce qui concerne l'indication de ses sources. Dans la conclusion de la partie introductive, généralement historique, Biedrzycki aborde le problème délicat de la spécificité nationale et de l'originalité culturelle :

Il ressort des considérations présentées jusqu'à ce jour que la littérature et la culture roumaines sont largement le résultat de quelques influences étrangères. Mais ce n'est pas le cas. [...] Tout comme le caractère et la richesse intérieure d'un individu sont déterminés par des attributs purement individuels [...], les peuples ont aussi des traits distincts, qui décident ce qui est caractéristique et immuable dans les profondeurs de tout phénomène culturel.

Lorsqu'il s'agit de parler de la littérature roumaine, il entend souligner « les talents artistiques particuliers chez les paysans qui constituent l'essence de la nation et sa partie la plus nombreuse (85 %) » (Biedrzycki 1935, 17). Dans les lignes citées auparavant, on peut clairement entendre les échos des débats roumains de cette période sur la spécificité nationale, et Biedrzycki est clairement situé du côté de l'orientation traditionaliste.

L'auteur polonais reprend le point de vue de son maître, Nicolae Iorga (1934), sur la périodisation de l'histoire littéraire roumaine, structurant ses présentations en trois époques distinctes : la littérature du XV^e au XVIII^e siècle, la nouvelle littérature – du XIX^e siècle – et, finalement, la littérature du XX^e siècle. Biedrzycki utilise constamment le terme de « littérature » en parlant non seulement de l'époque moderne, mais aussi des textes des chroniqueurs et des textes religieux des siècles précédents. En général, la question de ce qui est et de ce qui n'est pas *de la littérature* ne le concerne pas, son esquisse manquant également toute référence à la question des genres littéraires. Bien qu'il évite habituellement les approches comparatives et ne risque pas de suivre des parallèles entre l'histoire littéraire roumaine et polonaise, il fait quand même appel à une généralisation dans le cas de Miron Costin et de Grigore Ureche, établissant une douteuse, sinon humoristique relation de dépendance entre le contexte idéologique et les valeurs littéraires qu'il observe dans les textes des deux auteurs :

Le trait le plus caractéristique des deux grands chroniqueurs moldaves [...] reste cependant leur patriotisme enthousiaste, l'amour du pays et de la nation, qui les place au-dessus des motivations et des passions personnelles. Il y a ici une grande influence de l'école polonaise et des auteurs polonais dont s'inspirent les deux écrivains. La fierté nationale d'origine noble, présente chez les auteurs polonais, a trouvé un écho précieux parmi les chroniqueurs moldaves. Cette inclination même de l'âme constitue l'élément le plus précieux du point de vue littéraire. (Biedrzycki 1935, 33-34)

Dans un autre contexte, tout en présentant l'œuvre du « grand savant et auteur fécond » Démètre Cantemir, Biedrzycki ne peut s'empêcher d'observer ironiquement : « Dans les œuvres de Cantemir, il y a des mentions tendancieuses et malveillantes à propos de Jan Sobieski, qui vont se répandre plus tard dans la littérature et dans les légendes roumaines » (Biedrzycki 1935, 36). Or, il faut noter que, dans l'historiographie et dans les légendes polonaises ayant le même caractère historique, Sobieski apparaît comme l'un des rois les plus importants et les plus méritoires du pays.

Du point de vue de Biedrzycki, le premier auteur qui mérite d'être présenté est Ion Budai Deleanu, avec son épopée *Țiganiada*. Ainsi, l'historien polonais renonce au biographisme pur, pratiqué jusque-là, et il essaye l'analyse d'un texte littéraire; malheureusement, sa tentative se réduit à une présentation de type événementiel. La méthode analytique sera appliquée à partir de ce moment chaque fois que Biedrzycki voudra souligner non pas la valeur artistique d'un texte, mais l'importance de son auteur pour la culture roumaine, le texte lui-même étant considéré comme une carte de visite de l'auteur. Il faut reconnaître que cette méthode est fréquemment utilisée dans des travaux du type « ébauche de l'histoire de... » ; néanmoins, un tel procédé de la sélection des auteurs, fondée uniquement sur le critère de leur « importance » pour l'histoire littéraire (comprise de façon limitative, juste comme une partie d'une culture nationale), éveille en nous des réserves – justifiées. Le « privilège » d'une présentation plus détaillée, contenant des éléments d'analyse critique et littéraire de quelques œuvres, revient à : Alecsandri, Eminescu, Caragiale, Coșbuc, Goga, partialement Sadoveanu, V. Eftimiu, Argezi, Blaga, Cotruș, Rebreanu (qui bénéficie d'un traitement vraiment privilégié), Cezar Petrescu, Ionel Teodoreanu et H. Papadat-Bengescu. Parfois, l'historien polonais propose également une contextualisation artistique qui dépasse les frontières nationales de la littérature, en parlant des influences étrangères dans les cas de Héliade Rădulescu, Eminescu ou Macedonski.

Malgré plusieurs objections méthodologiques, il est impossible de ne pas remarquer la démarche historico-littéraire de Biedrzycki ; la première en date de ce type, écrite en Pologne, elle a une valeur informative et même quelques qualités exégétiques. Même si, du point de vue idéologique et esthétique, il se trouve, bien évidemment, du côté du courant nommé, en roumain, « *sămănătorism* », il essaye de garder une certaine objectivité et il en réussit de temps en temps. Par exemple, en présentant les arguments utilisés par des courants tel que le « *sămănătorism* », le « *poporanism* » et le modernisme, comme forces rivales dans la littérature du début du XX^e siècle, il prend une certaine distance et assume des opinions modérées : « Sans ambitionner à trancher cette dispute, il faut reconnaître que cette rivalité a entraîné une grande animation dans le monde littéraire roumain et elle a contribué positivement à l'augmentation qualitative et quantitative des créations » (Biedrzycki 1935, 91). Et, dans un autre passage, il observe d'une manière précise :

Si les gens du courant de Sămănătorul reprochaient au modernistes l'imitation des modèles étrangers, tout en la considérant comme leur péché principal, il va de soi alors que le traditionalisme, non plus, ne peut se soustraire à cette accusation et je ne sais pas si on peut la considérer comme un péché. Car les sociétés appartenant à

une grande famille de la même civilisation ne peuvent pas et ne doivent pas vivre séparément les unes des autres. (ibid., 106)

L'ambition de l'auteur de rester impartial du point de vue idéologique le conduit à consacrer quelques lignes à T. Tzara, à I. Vinea (présenté comme le principal promoteur de l'« extrémisme roumain »), aux I. Voronca et M. Cosma, bien que le court passage s'achève par un diagnostic sans indulgence : « Tant les conceptions théoriques que la création de ces jeunes poètes prouvent un certain manque de cohérence spirituelle et une individualité artistique qui n'est pas encore cristallisée » (*ibid.*, 116). Dans les fragments dédiés à Rebreanu, Biedrzycki manifeste sa capacité d'analyse du texte littéraire où le courage d'être subjectif ne lui manque pas. Sagaces et bien argumentées, celles-ci sont les lignes les plus abouties du point de vue critique et littéraire de toute l'étude, sans aucun doute. Mais, en général, l'auteur excelle dans les fragments consacrés aux contextes historiques, lorsqu'il présente le côté politico-social et économique du phénomène culturel roumain, ce qui confirme une fois de plus non seulement sa compétence dans le domaine, mais aussi sa préoccupation pour la littérature comme un fait historique et moins comme un phénomène esthétique autonome, dont l'analyse imposerait un langage et une méthode particulière.

Est-ce que le lecteur polonais qui vivait pendant l'entre-les-deux-guerres pouvait découvrir quelque chose de particulier sur la littérature roumaine dans l'étude de Biedrzycki ? Premièrement, il en recevait une quantité d'informations élémentaires sur la descendance historique des Roumains, sur les régions qu'ils habitent et sur les principaux traits de la langue qu'ils parlent. Cela prouve encore une fois le fait que l'auteur avait comme point de départ la prémisse (presque indiscutable) que ce genre d'informations manquait dans l'espace culturel polonais. En échange, en ce qui concerne la littérature proprement dite le même lecteur apprenait des choses sommaires, qui semblent superficiellement observées et écrites à la hâte. En regardant son objet dans un sens large et sans tenir compte des exigences généalogiques, Biedrzycki place la littérature dans un contexte culturel où, à part les aspects qui tiennent de la périodisation de l'histoire, celle qui s'impose est bien la catégorie d'un *Weltanschauung* entendu non tant comme une configuration des idées, mais comme un savoir-vivre ; « la littérature est, quant à elle, également l'expression consolidée de la vie et de ce *Weltanschauung* » (Walas 2006, 118).

LA fallu plus de quarante ans pour que, dans l'espace polonais, soit publié un autre grand ouvrage consacré à l'histoire de la littérature roumaine. En 1977, à la prestigieuse maison d'édition scientifique PWN, est publiée, en trois volumes massifs, *L'histoire des littératures européennes*, et dans le premier volume, dédié à l'espace roman (le deuxième volume sera consacré aux présentations des littératures germaniques, et le troisième – aux littératures slaves), on trouve un chapitre d'environ 50 pages sur la littérature roumaine, écrit par Danuta Bienkowska. Il est tout simplement intitulé *Littérature roumaine*, quoique le titre du volume suggère qu'il s'agit d'une perspective historique sur la littérature. Née en 1920 à Vilnius, ville située dans la Pologne de l'époque, l'auteure avait passé quelques années de sa vie en Roumanie, s'y étant réfugiée avec ses parents, en 1939. Pendant la guerre, D. Bienkowska a fait des études de médecine à Bucarest, pour

revenir ensuite dans son pays d'origine ; elle vit pour un certain temps à Wrocław, où elle pratique la médecine. Mais elle déménage assez vite pour s'établir à Varsovie et se dédier complètement à la littérature. Elle écrit de la prose pour la jeunesse (plus de 20 volumes) et traduit plusieurs auteurs roumains, de Ion Creangă et Mateiu I. Caragiale jusqu'à G. Călinescu et Alexandru Ivasiuc.

À la différence de Biedrzycki, qui classifiait l'histoire de la littérature roumaine selon trois époques, D. Bieńkowska propose une perspective plus nuancée sur l'histoire de la littérature roumaine (jusqu'au début des années 70), en y distinguant cinq périodes différentes – la littérature roumaine allant jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle (elle n'utilise plus le qualificatif d'« ancienne »), les Lumières, le romantisme, la littérature de la moitié du XIX^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale, la littérature des années 1919-1944, le dernier chapitre étant consacré à la littérature des années 1945-1972. L'auteure recourt donc à une méthode de périodisation qui met ensemble deux perspectives différentes : l'une, philosophico-esthétique (Lumières, romantisme)² et une autre, purement temporelle, neutre – nous pourrions dire (des périodes de temps contenues entre certaines années, sans classifications du genre « ancienne, de l'entre-deux guerre, postbélique »). Ni l'auteure, ni les rédacteurs de l'ouvrage n'expliquent aucunement le choix de cette périodisation, quoique, dans la Préface, le rédacteur de la série apporte de nombreuses précisions méthodologiques (critères ethno-linguistiques dans la structuration du matériel historique, critères génériques dans l'analyse des textes littéraires, renoncement au biographisme excessif etc.). Nous pouvons supposer qu'on visait l'adéquation à l'horizon d'attente du lecteur polonais, habitué avec la périodisation de l'histoire culturelle et littéraire généralisée dans l'espace occidental : Moyen Âge, Renaissance, baroque, Lumières, romantisme etc.

La présentation du contexte historique commence d'une manière qui annonce le style laconique et la perspective superficielle du sujet : « les Roumains d'aujourd'hui parlent fièrement de leurs ancêtres Daces, dont l'histoire constitue un liant qui unit la population des trois principautés : la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie. Dans des temps difficiles, les écrivains et les hommes politiques ont cherché leur inspiration dans le passé héroïque et lointain » (Bieńkowska 1977, 1089). Ces lignes, écrites à la moitié des années 70, sont en parfaite consonance avec l'idéologie protochroniste, fraîchement formulée et par la suite officialisée dans la Roumanie de Ceaușescu (il est inutile d'ajouter que tout écrit parlant d'un pays ami, publié dans la Pologne de l'époque, devait respecter les limites imposées par l'idéologie et la propagande officielles). Le texte se poursuit dans le même style et, par son caractère lacunaire, devient de plus en plus imprécis : « malgré une domination prolongée des Romains, malgré une forte influence du latin sur la formation de la langue roumaine, les écrits des commencements des principautés danubiennes [*sic !*] imitaient des modèles serbes et bulgares. La langue officielle de l'État [*sic !*] et de l'Église était le slave ancien. [...] Mais, en marge de tout cela, avait fonctionné pour longtemps la littérature populaire transmise par voie orale. Il va de soi que, à la Cour des voïvodes valaques et moldaves, on chantait [*sic !*] en langue maternelle » (*ibid.*, 1089). La littérature populaire invoquée à l'occasion ne préoccupe par ailleurs pas trop l'auteure, qui lui consacre seulement deux alinéas, pour les balades du Maître Manole et de la Mioritsa. Par rapport à l'ouvrage de Biedrzycki, il s'a-

git d'un changement essentiel d'accent et de la suggestion indirecte que l'étude de D. Bieńkowska traite seulement de la littérature culte. D. Bieńkowska d'ailleurs ne perd pas l'occasion d'en attirer l'attention du lecteur :

en dehors des créations populaires, dans les textes roumains jusqu'au XIX^e siècle, il est difficile de trouver des exemples de genres littéraires bien définis, à l'exception de quelques ouvrages sans valeur artistique. Dans les principautés couramment hantées par les guerres, par les luttes des princes pour le pouvoir et par de fréquentes révoltes paysannes – les textes écrits servaient plutôt aux questions politiques [...] La littérature religieuse et celle des chroniqueurs étaient utilisées comme armes dans certains conflits. (ibid., 1089-90)

Bieńkowska accorde peu d'espace à la période ancienne, mais les Lumières ne jouissent pas, non plus, d'une grande attention de la part de l'auteure. Elle inclut dans sa présentation seulement les représentants de l'École transylvaine, Gh. Asachi, Gh. Lazăr, A. Pann et N. Filimon. Selon les exigences idéologiques de la période, le fragment contient plusieurs références au contexte socio-économique précédant la Révolution française ; dans ces conditions, l'époque des Phanariotes gagne de façon surprenante en valeur, les princes étant présentés comme des personnes cultivées, éclairées, aux grands mérites en ce qui concerne la dissémination des nouvelles idées civilisatrices et le début du processus de construction du système de l'éducation publique. Le processus d'alphabétisation jouit d'une telle importance aux yeux de l'auteure, que le Règlement organique est présenté exclusivement par le biais des changements apportés au système scolaire des principautés.

La séquence consacrée au romantisme roumain s'ouvre avec la présentation de la personnalité de Heliade Rădulescu, esquissée par l'auteure dans son style déjà concis, dans la perspective de l'activité publique de celui-ci. Dans quelques lignes seulement, D. Bieńkowska arrive à crayonner un profil de Heliade Rădulescu persuasif, il nous faut reconnaître :

Ce journaliste, poète, historien, polémiste redoutable, on dirait – prophète des temps à venir, a joué dans la culture roumaine un rôle convaincant. Il a initié plusieurs projets éditoriaux, il a découvert de nouveaux talents, il a traduit de grandes œuvres appartenant à la littérature universelle. Dans la presse, il s'est prononcé contre les réformes libérales, quoiqu'il n'éprouvât aucune sympathie pour les boyards qui le regardait d'en haut comme descendant d'une famille de commerçants riches. Au printemps de 1848, il a adhéré au comité des révolutionnaires roumains parmi lesquels il a représenté l'idée conservatrice. (Bieńkowska 1977, 1099)

Bieńkowska fait appel (comme on le voit) à la méthode biographiste, utilisée conséquemment désormais ; parfois, la biographie du style « profil de l'activité » occupe tout l'espace dédié à tel écrivain (c'est bien le cas de Heliade Rădulescu), mais la plupart du temps elle est complétée par une esquisse critique plus générale, ayant l'ambition de tracer les soi-disant directions principales dans la création de l'auteur respectif. Son attention se tourne, ainsi, vers N. Bălcescu, Gr. Alexandrescu, M. Kogălniceanu, C. Negruzzi, Al. Odobescu et V. Alecsandri, ce dernier étant déclaré « le plus grand poète

de cette génération ». Tout le matériel historico-littéraire rassemblé dans ce chapitre est par contre utilisé afin de justifier la vision idéologique (préjudiciée), concernant l'histoire nationale et non pas l'histoire littéraire : « Toute l'activité culturelle de cette période est orientée vers des buts politiques : l'éveil de la conscience nationale, l'union des principautés, la libération des restes du féodalisme » (*ibid.*, 1100).

Le chapitre suivant, consacré à la deuxième moitié du XIX^e siècle et allant jusqu'au début de la Première Guerre mondiale, s'ouvre toujours avec une esquisse du contexte socio-politique de l'époque, mais la présentation de la société de Junimea et le portrait fait à Titu Maiorescu dévoilent dès le début l'ambition de l'auteure de proposer (finale-ment !) une approche analytique du phénomène littéraire, traité de façon autonome, avec des associations philosophiques et psychologiques nécessaires, quoique avec des conclusions souvent discutables : « Maiorescu, quoique schopenhauerien par son éducation, a été le précurseur de la création littéraire engagée ayant un caractère "spécifiquement national", donc "véritablement roumaine". Tandis que le philosophe allemand croyait à la force purificatrice de l'art, Maiorescu considérait que la pureté et la noblesse des sentiments sont la condition de l'œuvre d'art » (Bieńkowska 1977, 1104).

La présentation de l'œuvre d'Eminescu occupe, certes, le plus d'espace dans cette séquence de l'étude. Considéré comme « le plus grand poète roumain », Eminescu a un portrait où le biographisme domine de nouveau sur l'analyse, et quand celle-ci réussit quand même à avoir une place, elle surprend par son manque de finesse : « L'amour dans la poésie d'Eminescu peut être violente, sensuelle, animale. Les amoureux se dispensent des mots, tout effort de se comprendre sur un plan intellectuel est voué à l'échec » (Bieńkowska 1977, 1107). Il semble que nous avons ici à faire avec une tentative de reproduire l'inimitable style de G. Călinescu (« l'amour est violent », « élément carnal », « candeur animale ») (Călinescu 1941, 414) dans un discours moderne, technique et bref, caractéristique des dictionnaires de littérature. L'auteure assume le risque, souvent trop grand, de formuler des appréciations personnelles, concernant l'œuvre de certains auteurs – les résultats sont, pour le moins, ridicules. En faisant une liaison entre Creangă et Slavici, elle constate, par exemple, « Slavici a été un écrivain plus profond [que Creangă], mais moins talentueux » (Bieńkowska 1977, 1108). Les objections les plus nombreuses peuvent être formulées en ce qui concerne les thèses simplificatrices qui, dans le texte, reflètent l'idéologie de l'époque : « [la revue] *Contemporanul* a eu comme but de cultiver les idées scientifiques et matérialistes, de populariser de l'éducation et de combattre toute forme d'obscurantisme ». Ou, ailleurs, « En dehors de la création littéraire, Sadoveanu avait toujours trouvé du temps pour faire de la politique. Dans les années précédant la Seconde Guerre mondiale, il luttait avec le fascisme de plus en plus agressif, en publiant des articles très critiques dans les journaux démocrates. [...] Après la fin de la dictature fasciste en Roumanie, Sadoveanu a pris une part active à la vie politique... » (*ibid.*, 1111, 1113).

Malgré toutes les objections qu'on pourrait formuler envers la méthode employée ou envers le style de Bieńkowska (ces objections sont valables pour tout le reste de son étude), objectivement, l'auteure arrive à proposer un texte d'autre facture que celui de Biedrzycki, plus moderne, plus objectif – en de nombreux aspects, dans lequel la littérature proprement-dite occupe un espace beaucoup plus grand. Les deux auteurs se ressemblent

en un seul point : chacun se situe sous le signe d'un « patron spirituel » de l'espace culturel roumain, considéré toutefois comme une référence (*LA référence*) esthétique et axiologique. Ce que Nicolae Iorga était pour Biedrzycki, l'est G. Călinescu pour Bieńkowska. L'auteure, qui a aussi traduit en polonais les œuvres de Călinescu (*Le Pauvre Ioanide*, *L'Écrin noir*; *La Vie de Mihai Eminescu*) ne cache pas son admiration pour le grand critique et prosateur, qu'elle considère comme « la plus importante personnalité de la littérature roumaine de son époque ». Le portrait très favorable qu'elle dresse à Călinescu fait partie, heureusement, d'une présentation plus ample de la littérature roumaine de l'entre-deux guerres, où sont aussi présents E. Lovinescu (et son rôle important dans la promotion du modernisme), le phénomène des avant-gardes, le groupe des écrivains autour de la revue *Gândirea* (La Pensée), les grands romanciers (Rebreanu, Camil et Cezar Petrescu, H. Papadat-Bengescu, Mateiu I. Caragiale) ainsi que les succès de la poésie (Arghezi, Blaga, Barbu, Bacovia). Bieńkowska demeure, certes, dans les frontières esthétiques et idéologiques tracées dans la Roumanie communiste des années 70. Ainsi, comme Mircea Eliade est un écrivain semi-officiel dans son pays d'origine (quoiqu'exilé en Occident), l'auteure polonaise lui consacre une place importante, tandis que le nom de Cioran, interdit de lecture (*nomina odiosa*) par les communistes roumains, n'est pas mentionné du tout dans l'ouvrage.

La dernière partie de l'étude, celle consacrée à la littérature roumaine contemporaine, demeure la plus marquée par l'idéologie officielle. Elle débute par le portrait de Zaharia Stancu, considéré par l'auteure comme « celui ayant gagné le plus de célébrité chez soi, comme à l'étranger ». Paradoxalement, dans les quelques analyses sommaires de la poésie et de la prose de Stancu, l'idéologique ne semble pas obnubiler la réflexion esthétique, qui demeure entre les marges d'une exégèse historico-esthétique traditionnelle (thèmes, motifs, personnages), décente du point de vue intellectuel, et sans trop d'insistance. La liste des noms des auteurs cités dans ce qui suit est, d'une part, conforme aux hiérarchies officielles roumaines de l'époque (M. Preda, E. Barbu, Al. Ivăsiuc, F. Neagu, T. Popovici), mais elle contient aussi des suggestions de lecture moins évidentes, probablement – les choix de l'auteure (Lucia Demetrius, Pană Istrati). De façon surprenante, le genre qui suit dans sa présentation est le théâtre, dont Bieńkowska apprécie « l'évolution surprenante ». Son choix met au premier plan les pièces de A. Baranga, M. Sorescu, D. R. Popescu, H. Lovinescu, mais aussi de I. Naghiu, I. D. Sîrbu ou P. Everac. Cela ne doit pas nous surprendre, si nous pensons que Bieńkowska avait traduit nombre de leurs pièces, dont quelques-unes avaient été jouées sur des scènes polonaises. Des raisons tout autant subjectives (elle ne traduisait pas de la poésie) sont à invoquer lorsqu'on constate que les passages consacrés à la poésie sont peu convaincants. Les notations introductives intriguent et déroutent en même temps : « Arghezi, Blaga, Barbu, Voronca ont modifié tellement les formes de la poésie roumaine, que les poètes qui déburent après la Seconde Guerre mondiale ont été obligés à suivre dans leurs traces. Ce qui a été très important pour eux aussi, dans la Roumanie contemporaine, est le fait qu'ils ont pu connaître, par le biais de traductions réussies, des poètes tels : Eliot, Dylan Thomas, Rilke, Saint-John Perse, García Lorca, Ungaretti et Quasimodo, Maïakovski et Essenine » (Bieńkowska 1977, 1135). Après une telle présentation du cadre, s'ensuivent de petits portraits (desquels manque toute intention analytique) d'écrivains tels Ștefan Aug. Doinaș,

E. Jebeleanu, M. Beniuc, M. Banuş, V. Porumbacu, N. Cassian, I. Caraion et N. Labiş. La génération des années 60 reste complètement en dehors de l'intérêt de l'auteure : elle mentionne seulement l'œuvre poétique de Marin Sorescu et de Nichita Stănescu, le dernier étant défini comme auteur « de vers intellectuels, très modernes, avec des penchants vers l'exubérance baroque ». Le chapitre se clôt de façon chaotique, en quelque sorte, avec des informations sur les auteurs polonais traduits en roumain, sur les traducteurs du polonais et... avec une déclaration au caractère justificatif : « À la littérature roumaine appartiennent aussi des œuvres écrites en hongrois ou en allemand, par des auteurs qui habitent en Roumanie. Nombre d'entre eux ont obtenu des prix littéraires roumains. Par manque d'espace, nous ne pouvons pas présenter leurs créations dans notre esquisse » (*ibid.*, 1137).

LES DEUX ouvrages consacrés à la littérature roumaine, en dépit de différences visibles, résultant de leur appartenance à des époques différentes (du point de vue historique et politico-social), ont des ressemblances structurales que nous considérons significatives. Les deux esquisses font partie de projets de popularisation d'une culture voisine, dans un pays appartenant, lui aussi, à une zone (auto)considérée comme périphérique. Donc, les textes analysés ne présentent pas tous les traits attribués d'habitude aux études de spécialité historico-littéraires (qui n'obéissent pas au principe utilitaire immédiat et n'ont pas une détermination téléologique évidente). Leurs auteurs suivent, au mode général, des hiérarchies valoriques et des lignes d'interprétation en vigueur/à la mode dans l'espace originaire du matériel littéraire analysé ; de cette façon, ils ne participent pas directement au processus d'évaluation des concepts de l'histoire littéraire qui a lieu dans leur propre espace culturel. Cela fait que le phénomène littéraire analysé n'est pas proprement introduit dans le circuit intellectuel et valorique autochtone. Il demeure en dehors de cela, comme une chose excentrique et bizarre même. Malgré les bonnes intentions et les efforts des deux auteurs, ils n'arrivent pas à « dompter » suffisamment leur domaine de recherche – et la contribution effective de leurs démarches à une proverbiale « meilleure connaissance réciproque » des nations et des sociétés demeure plutôt illusoire.

□

Notes

1. La diplomatie culturelle avait, en ce moment, un caractère similaire dans presque tous les États européens. Chaque pays disposait d'un agent d'influence à l'étranger, culturelle d'abord, mais parfois également politique. Il faut peut-être rappeler ici que la Hongrie horthyste, la voisine et la rivale de la Roumanie, avait un tel ambassadeur de ses intérêts en Pologne, dans la personne de Marian Zdziechowski, professeur universitaire et recteur de l'université Stefan Batory de Vilnius, dans les années 1925-27 (la même université qui a accordé le titre de *doctor honoris causa* à Iorga, en 1929). Son prestige et sa position dans la vie publique étaient plus significatifs que dans le cas de Biedrzycki, et sont activés dans le domaine diplomatique-culturel en faveur de la Hongrie était facilitée par l'étroite collaboration politique entre Varsovie et Budapest, qui se fondait non seulement sur des intérêts politiques réels, mais

- surtout sur le prétendu rapprochement mental et culturel des deux nations. Même si slavophile, Zdziechowski était l'adepte de cette conception.
2. L'usage de cette terminologie peut suggérer le fait que, pour ce qui est des périodes respectives, l'auteure s'est inspirée du deuxième volume de *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), publié en 1968 par les éditions de l'Académie Roumaine de Bucarest (dir. Al. Rosetti *et al.*), avec le titre *De l'École transylvaine à la Junimea*. À notre avis, la motivation était de nature généralement idéologique et renvoyait surtout au rôle historique de la Révolution française.

Références

- Biedrzycki, Emil. 1935. *Zarys dziejów literatury rumuńskiej (Z antologią poezji)*. Lwów, Książnica-Atlas.
- Bieńkowska, Danuta. 1977. « Literatura rumuńska ». In Władysław Floryan (dir.), *Dzieje literatur europejskich*. Warszawa, PWN.
- Călinescu, G. 1941. *Istoria literaturii române. De la origini până în prezent*. București, Fundația Regală pentru Literatură și Artă.
- Iorga, N. 1934. *Istoria literaturii românești contemporane*. 2 vols. București, Editura « Adevărul ».
- Kuźma, Erazm. 2010. « Nomotetyzm i idiografizm w historii literatury i historii teorii ». In Wł. Bolecki et J. Madejski (dir.), *Zapisywanie historii. Literaturoznawstwo i historiografia*. Warszawa, Instytut Badan Literackich PAN.
- Muschg, Walter. 2010. *Tragiczne dzieje literatury*. Warszawa, Aletheia.
- Rosetti, Alexandru *et al.* (dir.). 1964-1973. *Istoria literaturii române*. 3 vol. București, Editura Academiei RSR.
- Walas, Teresa. 2006. « Historia literatury w perspektywie kulturowej – dawniej i dziś ». In M. P. Markowski et R. Nycz (dir.), *Kulturowa teoria literatury. Główne pojęcia i problemy*. Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.

Abstract

The (Re)Construction of Literary Values in a Peripheral Universe: Polish Perspectives on Romanian Literary History

The interest in Romanian literature manifested itself in 20th century Poland in only two comprehensive works on this phenomenon. The first was written in the interwar period by the Romanist philologist Emil Biedrzycki and the second was authored in the '70s by the well-known translator Danuta Bieńkowska. Both works were actually popularization essays, driven by general and generalizing approaches, which is why, in the present study, we shall do more than merely analyze the image of Romanian literature as outlined by the authors—although the absence of the names of certain authors and the space designated to others could, in essence, create a fertile field of observation which would be enough to outline a comparative study made on the fringes of the great European literatures. We shall also attempt to integrate the two works of literary history into a wider cultural (and, why not, political) context marked by the incompatibility between the premises of a Polish-Romanian closeness—suggested by history and supported by political interests/statements—and the absence of true openness towards the Other.

Keywords

Romanian literature, Polish-Romanian cultural relationship, national literary history, Emil Biedrzycki, Danuta Bieńkowska